

Frédéric Bouvier

3 août 2005

Va, vis et deviens (Radu Mihaileanu)

Au commencement était le verbe : va, vis et deviens. Ainsi fut-il, dans le récit de cet itinéraire personnel, de cet apprentissage difficile des valeurs, des rites et des codes d'un pays, d'un monde et d'une foi qui s'offrent et s'imposent au jeune Schlomo. Petit garçon chrétien, il est emmené comme un enfant des Juifs éthiopiens Falasha (*émigrés, sans terre*) par l'opération israélienne de 1984 baptisée *Moïse*, vers un avenir meilleur en Israël, grâce à la complicité d'un médecin de la Croix-Rouge et d'une mère juive qui vient de perdre son propre fils. L'originalité et le grand intérêt de *Va, vis et deviens* résident dans une intrigue nourrie de géopolitique et qui questionne, l'air de rien, les concepts de judéité, de peuple, de nation, d'identité, de territoire et de migrations. Le succès de ce récit touchant et lacrymal ne se dément pas : le public aime l'allégorie, le symbole. Il y retrouve la mise en abyme constante d'un individu au destin exemplaire, intrus d'une communauté qui a vécu l'exil et la souffrance, le lot de tout le peuple juif en somme. Celui-ci, bien après avoir conquis le droit d'installer son pays propre en Terre sainte, accueille ces descendants de Salomon et de la reine de Saba, les sauve douloureusement des périls de la guerre et de la famine, mais se confronte à une expérience nouvelle, celle d'une immigration parfois contestée de l'intérieur, où les rôles semblent parfois s'inverser, où Israël ne reconnaît pas toujours les siens, contestant la vraie judéité de ce peuple, mais érigeant également Schlomo, qui apprend vite, en exemple d'une intégration réussie, ignorant qu'il n'est pas un vrai Juif.

« Va », souffle sa mère à l'enfant ; reproduis le voyage et l'expérience de Moïse, quitte les rives du Nil, traverse le désert avec ce peuple - bientôt ton peuple - jusque-là contraint à la diaspora et à la pénurie, pour rejoindre une Terre promise, où l'abondance de biens et d'eau te fascine ou t'étonne. Quoique non juif, le jeune garçon rebaptisé Schlomo - Salomon - fait l'expérience du Juif errant, et à l'âge adulte finit d'ailleurs par s'y résoudre. Quoique non juif, la somme des obstacles qu'il rencontre dans sa vie israélienne, l'expérience de l'altérité et du racisme, la communauté du destin qu'il partage avec ce peuple déraciné le rendent le plus exemplaire de tous : « Oi, oi, oi, mein Gott » répète à l'envi la vieille voisine qui a fui l'Europe et, aux yeux de l'enfant, incarne dans la douleur la vraie judéité. Quoique non juif enfin, c'est bien à Moïse qu'il ressemble, l'enfant hébreu tiré des eaux et élevé comme un prince par les Egyptiens, puis revenu à son peuple pour le libérer, tout comme Schlomo, devenu adulte, affranchi des normes imposées de partout, repart soigner - et sauver - son peuple au cœur du désert. Curieuse inversion des rôles, qui fait mieux éprouver à Schlomo adolescent et quelque peu rebelle l'expérience de l'exil et de la souffrance noire qui s'exprime dans les chansons de Bob Marley. Les rastafari ont eux-mêmes chanté la douleur de l'éloignement et le nécessaire retour aux sources éthiopiennes, sources auquel Schlomo s'est juré de revenir et de rester fidèle. Un cheminement personnel où s'incarne l'errance universelle de tous les déracinés et de toutes les diasporas.

« Vis » et cache ton origine pour mieux te conformer à l'identité que tu dois désormais revêtir. La personnalité du héros s'élabore sous nos yeux : elle trouve dans ses origines le ferment de ce qu'il doit être, mais s'enrichit aussi des expériences, de l'appropriation des valeurs d'un pays et d'une terre, que son grand-père adoptif lui donne notamment à comprendre, le guidant dans

le kibboutz qu'il avait lui-même fondé en s'installant en Israël et contribuant ainsi à forger l'identité nationale. La jeunesse de Schlomo traverse vingt ans de l'histoire israélienne, durant lesquels les positions les plus radicales se sont peu à peu renforcées, où la menace permanente a découragé les plus pacifistes ou a brisé leurs espoirs, à l'image du père adoptif - Sépharade francophone de Tunisie - qui se défie de son fils à mesure que celui-ci grandit et se pose en contestataire de l'ordre qu'il lui a imposé, retrouvant sa propre histoire plutôt que d'accepter d'en endosser une autre. On découvre aussi une nation moderne, cosmopolite, à laquelle se posent les problèmes d'assimilation ou d'intégration des immigrés que connaissent tous les pays riches. L'adoption de la norme sociale passe ainsi par des protocoles équivalents pour l'immigré ou pour l'enfant : l'acculturation se fait par des lieux, par les sas que constituent les institutions, chargées du contrôle comme de l'apprentissage : école, famille, bureau d'immigration ou même psychiatres. A chaque moment de sa jeune existence, Schlomo doit faire la preuve de sa légitimité, ne jamais se découvrir, jusque dans la religion dont il adopte mieux que personne les rites : devant un public enthousiaste, il est appelé à faire la « preuve » de ce que Dieu peut être noir lui-même, ayant créé l'homme à son image.

« Deviens » enfin. Dans un pays comme Israël, la question de la capacité d'intégrer l'autre est posée avec acuité par Radu Mihaileanu, cinéaste aux multiples identités, Juif, Roumain, Français, ou Israélien, que l'on retrouve certainement sous les traits du commissaire de police auprès duquel vient se dénoncer Schlomo un jour de désespoir. Celui-ci balaye de quelques phrases l'aveu du jeune homme, sans entendre vraiment la déchirure qui se dévoile, en rappelant la vraie judéité des Falasha, leur souffrance, injuriant ceux qui soulignent les différences en oubliant la communauté de leur destin avec celui des autres Juifs. Si l'angélisme du film agace un peu, la générosité de ce discours est évidemment édifiante. Face à l'intégration par le sol, les plus rétifs imposent un droit du sang, sang que les Falasha ne peuvent donner librement ou qu'il faut purifier dans un bureau d'immigration, des mois après leur arrivée. Le cinéaste plaide, semble-t-il, en faveur d'une solution plus tolérante des différences de chacun : le patriarche Falasha, le Qes Amhra, fait lui-même de l'intrus Schlomo son meilleur disciple et un second fils ; Sarah, qui l'épouse malgré la répudiation de sa famille, et porte son enfant, accomplit le miracle de pardonner son mensonge à Schlomo et de l'accepter, comme Sarah, femme d'Abraham, engendre miraculeusement un fils, signe de la toute-puissance divine.

Emigration, immigration, et construction identitaire forment les éléments de cette parabole astucieuse, qui veut lier la destinée de l'homme à la terre qui le voit naître et/ou vivre. Une interrogation iconoclaste dans un contexte politique israélien où l'ambition originelle de donner une nation au peuple juif est sans cesse confrontée aux difficultés récurrentes de l'assimilation des nouveaux émigrants, Sépharades ou Russes par exemple, mais aussi à la douleur de la question palestinienne, qui intime de réfléchir aux modalités de l'acceptation et de l'intégration des non juifs.

Critique : Frédéric Bouvier